

Un Boris Vian irrésistible

LE GOUTER DES GÉNÉRAUX
de Boris Vian
Théâtre de la Gaîté-Montparnasse

Ce n'est pas tous les jours qu'on s'amuse autant. Ce n'est pas tous les jours qu'on voit mettre en boîte de si belle façon la guerre et les généraux. Et quand je dis en boîte, je pense aux diables en boîte, aux marionnettes, à tout ce qui vous saute à la figure au moment où vous vous y attendez le moins. Les farces et attrapes, c'est sain, c'est stimulant. La pièce de Boris Vian vous redonne du goût pour la liberté, pour la saine anarchie — pas celle de droite — et dans ses exagérations mêmes vous montre le monde, ce monde-là, tel qu'il est.

Le premier acte est un chef-d'œuvre. Ce général en caleçon, képi en tête, qui s'interrompt de fredonner des chansons militaires pour appeler sa maman, ce président du conseil qui décide la guerre — mais contre qui ? — pour résoudre des problèmes économiques farfelus, ensuite le « goûter », des généraux et l'arrivée de l'évêque à la page,

l'ordonnance, tout, dans l'ensemble et le détail, est d'une irrésistible drôlerie.

Après, malheureusement, notre intérêt faiblit. Boris Vian a commis l'erreur d'introduire un Russe, un Américain et un Chinois, dont la caricature ne dépasse pas le niveau de je ne sais quel « Amour des quatre colonels ». Bien sûr, il y a encore quelques trouvailles, au dernier acte surtout, qui se passe sur le front — avec la cagnotte où les généraux doivent verser une obole chaque fois qu'ils prononcent le mot « guerre » ou « mort ». Il y a aussi ce jeu de massacre final — dont le metteur en scène n'a peut-être pas assez tiré parti.

François Maistre, pourtant, a fait du bon travail. Il a réuni une distribution extraordinaire, où chacun s'est fait la tête de l'emploi de façon si réaliste qu'on se croirait à une réunion d'Etat-

major ou à la veille d'un putsch O.A.S., sous la protection du portrait de Pétain. Est-ce pour cela que la satire de Boris Vian date un peu ?

Personne n'a osé

Ses généraux, la guerre dont il se moque si bien appartiennent au passé. Les pétards qu'il nous fait éclater au nez sont un peu mouillés. La satire de la guerre moderne, c'est le « Docteur Folamour » qui nous l'a donnée. Je sais bien qu'en France, nous sommes en retard et j'ai assisté récemment — par le plus grand des hasards, on voudra bien me croire — à une réunion de généraux qui, à peu de choses près, parlaient comme les généraux de Boris Vian... Mais en 1965 on s'attend à autre chose. Il a certainement fallu

du courage à Michel Fagadu, à François Maistre pour monter « le Goûter des généraux », mais je comprends pourquoi les pouvoirs publics ne sont pas intervenus. C'était du vivant de Boris Vian qu'il aurait fallu monter cette pièce : personne n'a osé (1).

C'est pourquoi il aurait fallu la pousser davantage vers la caricature. Pour une fois, c'est en la rendant plus intemporelle qu'une pièce aurait été plus percutante. Mais ce serait se montrer injuste envers la troupe de la Gaîté-Montparnasse que de ne pas souligner d'abord les mérites d'un spectacle que tout le monde doit voir pour se désenbrumer le cerveau, par hygiène et par plaisir.

GUY DUMUR

1. Le « Théâtre » de Boris Vian a paru chez J.-J. Pauvert l'année dernière. Nous avions publié alors la préface de F. Billeldoux.



ANDRÉ THORENT ET ODETTE PIQUET
La soupe est bonne

Prélude lugubre

Quand on revient de l'étranger, on a vraiment l'impression que notre pays est le parent pauvre de l'Europe en matière de création musicale. A Palerme, à Venise, pas une seule partition française nouvelle, alors que l'Allemagne, la Pologne, la Yougoslavie, l'Espagne submergent les comités de lecture. Pas de création française cette année à Berlin, pas un seul nom français (auteur ou interprète) à Donaueschingen. Rien de nouveau à Varsovie. Les grands festivals internationaux de musique contemporaine ignorent la France : notre politique de grandeur est sérieusement menacée !

On pensera que, si nous avons fermé nos frontières, c'est pour être plus à l'aise chez nous. Mais que se passe-t-il chez nous ? Une création intéressante (« Eonta » de Xenakis) sur les trois présentées par le Domaine Musical la saison dernière, un ballet à Marseille (« Eppur si muove » de Francis Miroglio), Koering émergeant seul du

festival de Strasbourg, notre premier festival de musique contemporaine (Royan) ne programmant aucune création, et la seule commande intéressante du ministère des Affaires culturelles (« Et expecto resurrectionem mortuorum » de Messiaen) jouée « en privé » à la Sainte-Chapelle avant d'être associée à quelque fête impériale à Chartres, alors qu'on aurait dû commencer par la faire entendre au plus grand nombre possible des contribuables qui ont participé à son financement ! Mais il y aurait beaucoup à dire sur les commandes de l'Etat. Je me contenterai de rappeler que la « 3^e Symphonie » de Jolivet a été créée à Mexico, les « Métaboles » de Dutilleul à Cleveland et la dernière partition de Boulez, « Eclat », à Los Angeles. Si deux ou trois musiciens français peuvent vivre de leur musique, ils le doivent à quelques mécènes étrangers.

Un semblant de vie

Il y a plus grave : alors qu'on peut parler d'« école » italienne, polonaise, japonaise, allemande, on ne peut guère citer que quelques noms isolés qui illustrent en France un semblant de vie musicale créatrice : Xenakis (un Grec), Pierre Henry, Jean-Claude Eloy. Les autres appartiennent déjà au passé ou à un avenir peu sûr ou bien se sont expatriés. C'est que l'insécurité entretient plus la rivalité que l'émulation. Il n'y a pas de pays où il y ait plus de querelles, où les compositeurs soient plus séparés les uns des autres, où ils soient moins mêlés à la vie publique. De plus, hors Paris, la France est un désert. Imagine-t-on un studio de musique électronique à Rennes ou à Toulouse ? Boulez installé à Saint-Etienne, Messiaen enseignant à Grenoble ? En revanche, Baden-Baden peut s'offrir notre Boulez, Cologne, Stockhausen, et Milan, Turin, Padoue, Florence possèdent leur studio de phonologie.

Dans ces conditions (que seule une refonte en profondeur de notre politique culturelle pourrait changer), la saison qui s'ouvre n'a pas de raisons de s'annoncer plus brillante que la précédente.

Incroyable

Les nouveautés les plus intéressantes, on les entendra au théâtre des Champs-Élysées, aux « mardis » de l'Orchestre national : le 8 mars, création de « Diffraction » de Jean-Claude Eloy, le 8 février, Boulez dirigera la première de la version définitive de son « Soleil des eaux » ; créations également de « Textures » de Takemitsu, de « A cor et à cri » de Ballif, du « Tombeau » de Luis de Pablo, d'une nouvelle symphonie de Landowsky et première française de « Thumos » d'Arrigo. Mais nous reviendrons prochainement sur cette nouvelle et salutaire direction que Maurice Le Roux donne cette année à l'Orchestre national.

Le Domaine Musical s'ouvrira tardivement, le 24 novembre, avec un concert Webern-Varèse dirigé par Maderna. On découvrira un Russe joué à Darmstadt (ça existe !) : Denisov, avec son « Soleil des Incas ». Boulez dirigera « Et expecto » et des œuvres de Brown, de Pablo, Porena et Silvestroff, avec Gazzelloni comme soliste, le 12 janvier. Il conduira aussi les « Séquences » de Haubenstock-Ramati, entre autres, le 2 février. Le 23 avril, on écoutera le « Quator pour soprano et trio à cordes » de Boulez par les Parrenin. Enfin, le 11 mai, le Sudwestfunk viendra jouer « Punkte » de Stockhausen, « Doubles » de Boulez et la « Sonate pour violoncelle et orchestre » de Penderecki.

Le Groupe de Recherches musicales de l'O.R.T.F., de son côté, invitera le studio de Cologne, ce qui nous vaudra

« Microphonie I » de Stockhausen, le 9 décembre. Fin mai, avant de se rendre à son tour à Cologne, il présentera aux Parisiens ses dernières réalisations.

A Pâques, Royan attirera tous les regards (et toutes les oreilles curieuses). On y applaudira l'ensemble viennois Die Reihe, Helffer, Guy Deplus, Francis Pierre, Scherchen à la tête du Philharmonique de l'O.R.T.F. On y créera des œuvres spécialement commandées à Penderecki, Xenakis, Méfano, Guézec et on donnera la première française d'« Eclat », de Boulez.

Il y aura beaucoup de Bartok, partout, cette saison. D'abord le 5 octobre, au National (voir sélections) en présence de la veuve du compositeur, la pianiste Ditta Pasztory qui, par ailleurs, vient enregistrer pour la radio. Puis à la Société des Concerts, sous la baguette de Boulez (incroyable mais vrai !) : « le Mandarin » le 23 janvier, et le « 2^e Concerto de piano », le 30.

A propos des associations symphoniques, rien de bien neuf, en dehors des habituels festivals Mozart, Beethoven, Wagner et du concerto-numéro de cirque indispensable. Toutefois, on notera que Gundula Janovitz chantera à la Société les 12 et 13 février, que Pasdeloup célébrera le centenaire de Paul Dukas le 3 octobre, celui de Carl Nielsen le 12 décembre, que Colonne rendra hommage à Enesco le 27 février, alors que Lamoureux fêtera les cent ans de Sibélius avec Grumiaux le 23 novembre et les soixante de Jolivet le 19 décembre. Toujours chez Lamoureux, à remarquer, le 24 octobre, Maderna dirigeant Mozart, Mendelssohn (!), Stravinsky et Messiaen avec Yvonne Loriod.

Bien entendu, la saison 65-66 ne saurait se passer de Rubinstein (les 18, 27 et 29 octobre), de Stern (le 4 octobre, voir sélection, et le 14 novembre), de Schwarzkopf (le 22 novembre) et surtout de Karajan qui viendra tourner un film avec le National et reparaitra